

BAC BLANC SÉRIES TECHNOLOGIQUES

ÉPREUVE ÉCRITE DE FRANÇAIS

Vendredi 28 mai. 4 heures.

Aucun document autorisé

VOUS TRAITEREZ AU CHOIX, L'UN DES DEUX SUJETS SUIVANTS : A ou B

A) COMMENTAIRE DE TEXTE (20 points)

Alfred de Musset, *Les Caprices de Marianne*, 1833, acte I, scène 1

Coelio est amoureux de Marianne qui est mariée à un vieil homme brutal. Dans cet extrait de la scène 1, acte I de la pièce, son ami Octave va plaider sa cause auprès de la jeune femme.

MARIANNE. – Qui êtes-vous ?

OCTAVE. – Mon nom est Octave ; je suis cousin de votre mari.

MARIANNE. – Venez-vous pour le voir ? entrez au logis, il va revenir.

OCTAVE. – Je ne viens pas pour le voir et n'entrerai point au logis, de peur que vous ne m'en chassiez tout à l'heure, quand je vous aurai dit ce qui m'amène.

MARIANNE. – Dispensez-vous donc de le dire et de m'arrêter plus longtemps.

OCTAVE. – Je ne saurais m'en dispenser et vous supplie de vous arrêter pour l'entendre. Cruelle Marianne ! vos yeux ont causé bien du mal, et vos paroles ne sont pas faites pour le guérir. Que vous avait fait Coelio ?

MARIANNE. - De qui parlez-vous, et quel mal ai-je causé ?

OCTAVE. - Un mal le plus cruel de tous, car c'est un mal sans espérance ; le plus terrible, car c'est un mal qui se chérit lui-même et repousse la coupe salutaire jusque dans la main de l'amitié, un mal qui fait pâlir les lèvres sous des poisons plus doux que l'ambrosie, et qui fond en une pluie de larmes le cœur le plus dur, comme la perle de Cléopâtre ; un mal que tous les aromates, toute la science humaine ne sauraient soulager, et qui se nourrit du vent qui passe, du parfum d'une rose fanée, du refrain d'une chanson, et qui suce l'éternel aliment de ses souffrances dans tout ce qui l'entoure, comme une abeille son miel dans tous les buissons d'un jardin.

MARIANNE. - Me direz-vous le nom de ce mal ?

OCTAVE. - Que celui qui est digne de le prononcer vous le dise, que les rêves de vos nuits, que ces orangers verts, cette fraîche cascade vous l'apprennent ; que vous puissiez le chercher un beau soir, vous le trouverez sur vos lèvres ; son nom n'existe pas sans lui.

MARIANNE. - Est-il si dangereux à dire, si terrible dans sa contagion, qu'il effraye une langue qui plaide en sa faveur ?

OCTAVE. - Est-il si doux à entendre, cousine, que vous le demandiez ? vous l'avez appris à Coelio.

MARIANNE. - C'est donc sans le vouloir, je ne connais ni l'un ni l'autre.

OCTAVE. - Que vous les connaissiez ensemble, et que vous ne les sépariez jamais, voilà le souhait de mon cœur.

MARIANNE. - En vérité ?

OCTAVE. - Coelio est le meilleur de mes amis. Si je voulais vous faire envie, je vous dirais qu'il est beau comme le jour, jeune, noble, et je ne mentirais pas ; mais je ne veux que vous faire pitié, et je

vous dirai qu'il est triste comme la mort, depuis le jour où il vous a vue.

MARIANNE. - Est-ce ma faute s'il est triste ?

OCTAVE. - Est-ce sa faute si vous êtes belle ? Il ne pense qu'à vous ; à toute heure il rôde autour de cette maison. N'avez-vous jamais entendu chanter sous vos fenêtres ? N'avez-vous jamais soulevé à minuit cette jalousie et ce rideau ?

MARIANNE. - Tout le monde peut chanter le soir, et cette place appartient à tout le monde.

OCTAVE. - Tout le monde aussi peut vous aimer ; mais personne ne peut vous le dire. Quel âge avez-vous, Marianne ?

MARIANNE. - Voilà une jolie question ! Et si je n'avais que dix-neuf ans, que voudriez-vous que j'en pense ?

OCTAVE. - Vous avez donc encore cinq ou six ans pour être aimée, huit ou dix ans pour aimer vous-même, et le reste pour prier Dieu.

MARIANNE. - Vraiment ? Eh bien ! pour mettre le temps à profit, j'aime Claudio, votre cousin et mon mari.

OCTAVE. - Mon cousin et votre mari ne feront jamais à eux deux qu'un pédant de village ; vous n'aimez point Claudio.

MARIANNE. - Ni Coelio ; vous pouvez le lui dire.

OCTAVE. - Pourquoi ?

MARIANNE. - Pourquoi n'aimerais-je pas Claudio ? C'est mon mari.

OCTAVE. - Pourquoi n'aimeriez-vous pas Coelio ? C'est votre amant.

MARIANNE. - Me direz-vous aussi pourquoi je vous écoute ? Adieu, seigneur Octave ; voilà une plaisanterie qui a duré assez longtemps. (Elle sort.)

OCTAVE. - Ma foi, ma foi ! elle a de beaux yeux. (Il sort.)

Vous ferez le commentaire littéraire de ce texte de Musset en vous aidant des pistes suivantes :

1. Vous étudierez la manière dont les personnages (présents ou non) nous apparaissent à travers cet extrait.
2. Vous analyserez comment Octave se fait le défenseur de l'amour.

B) CONTRACTION DE TEXTE (10 POINTS) ET ESSAI (10 POINTS)

Compte tenu de l'œuvre et du parcours étudiés durant l'année, vous traiterez le sujet suivant

Texte de M. Boudhiba, professeur de sociologie à l'université de Tunis, « Le tourisme, une rencontre manquée ? » (Courrier de l'Unesco, février 1981)

(en lien avec Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales », 1, 31. Parcours : Notre monde vient d'en trouver un autre)

CONTRACTION DE TEXTE

Vous résumerez ce texte de 847 mots en 212 mots. Une tolérance de plus ou moins 10 % est admise : votre travail comptera au moins 190 et au plus 233 mots.

Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de la contraction, le nombre total de mots utilisés.

ESSAI

"Le touriste est un homme qui passe et qui ne voit rien. Et d'ailleurs que cherche-t-il sinon à être confirmé dans ses propres préjugés [...]?"

Êtes-vous d'accord avec l'auteur ? Le touriste passe-t-il forcément à côté de la rencontre ? Ce voyage peut-il être au contraire un moment de découverte et d'apprentissage ? Vous développerez de manière organisée votre réponse à ce sujet en prenant appui sur « Des Cannibales » de Montaigne, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^e au XVIII^e siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

Avec le tourisme, les tendances fondamentales de la société de consommation sont en train de pénétrer notre société. Les touristes sont des Occidentaux en vacances, venus vivre une semaine de loisirs pour oublier les fatigues et les soucis de l'année. Le touriste est un travailleur en liberté. Ayant trimé tout le long de l'année, il change de cadre, de régime, de système et de genre de vie. Ce faisant, il introduit un comportement de société de gaspillage au sein d'une société en pénurie. Ce choc des sociétés riches sur les sociétés pauvres n'est plus ici un scandale théorique, découlant d'une analyse académique. Il est une réalité quotidienne. Le moindre petit objet que possède le touriste représente une fortune ou un rêve pour beaucoup de ceux qui sont appelés à le servir et à le côtoyer : qu'il s'agisse d'un ballon de plage, d'un drap de bain, d'un bâton de rouge à lèvres ou d'une paire de lunettes. Il y a, à bien réfléchir, quelque chose de diabolique dans cette tentation permanente et dans cette invite à goûter aux charmes indiscrets, mais encore interdits, de la société de consommation.

Ainsi, dans une enquête sur la délinquance juvénile, il nous est apparu impossible de ne pas retenir le tourisme et la tentation perpétuelle qu'il représente comme un facteur notable de l'inconduite de nos jeunes délinquants. Nous avons alors souligné que la délinquance juvénile ne ressortait nullement de la nécessité de satisfaire des besoins élémentaires et immédiats, mais plutôt des besoins secondaires nés de l'accession à une autre mentalité, à de nouveaux types de comportement, à une nouvelle vision du monde.

Autre aspect, le rôle du tourisme dans l'évolution des mœurs est indéniable. Le touriste vient pour s'amuser, il lui faut des "boîtes de nuit", des "dancings", des "night-clubs". Et pour créer animation et "ambiance", le public local est toujours le bienvenu. Les censeurs ne manquent d'ailleurs pas pour vitupérer ces lieux de "dépravation et de débauche". On aurait tort cependant d'imputer au seul tourisme une tendance qui nous semble beaucoup plus générale.

Si l'impact du tourisme sur les valeurs et attitudes traditionnelles est réel, il faut se garder de le rendre responsable de tout ce qui ne va pas. Le facteur touristique précipite l'évolution de la société et sa modernisation. Il va dans le même sens que le courant historique qui entraîne l'ensemble de la société. C'est un catalyseur plus qu'autre chose. Le problème est surtout de savoir si le tourisme, en accélérant le rythme d'une évolution à notre sens inéluctable, ne contribue pas à emballer une machine soumise déjà à des mouvements contradictoires. La création de nouveaux besoins est inscrite dans le processus même du développement. L'idéal serait que de nouveaux besoins n'apparaissent pas avant que la société ait dégagé les moyens d'y faire face. En tant qu'industrie, le tourisme est appelé à créer ces moyens, en tant que phénomène social, il a tendance à réduire l'impact des moyens ainsi créés en suscitant l'apparition de besoins prématurés. Le problème demeure de savoir si le tourisme, qui est un système de production orienté vers la satisfaction de la consommation des autres, peut se développer dans un climat d'austérité, économique ou moral.

Sur un autre plan, on peut dire que le tourisme est une rencontre manquée. Le tourisme est un moyen d'accès à l'autre. Il est l'occasion d'un dialogue pacifique et amical qui n'a pas toujours eu lieu dans le passé. Aussi l'éducation du public, et plus particulièrement des milieux en contact direct avec les hôtes, vise-t-elle à élever à un degré aussi haut que possible le sens de l'accueil, de la courtoisie, de la serviabilité, mais aussi de la fermeté, de la dignité et d'une certaine fierté nationale.

Aussi voudrions-nous que le tourisme soit rencontre et non pas promenade. La rencontre fonde une dialectique de la révélation. Chacun, le touriste qui vient en hôte dans mon pays tout comme moi-même, s'exprime dans sa propre culture. Et il faut qu'il en soit ainsi ; car c'est le choc de la rencontre de l'autre qui lui révèle par différence ce qu'il est. Malheureusement, il n'en va pas toujours ainsi, car le touriste ne répond que très imparfaitement à notre attente. Pour une raison très simple qui tient aux motivations profondes qui l'animent. Le touriste, au fond, est venu pour le pays, il n'est pas venu pour les hommes

Finalement, le touriste est un homme qui passe et qui ne voit rien. Et d'ailleurs que cherche-t-il sinon à être confirmé dans ses propres préjugés, à retrouver ses propres habitudes de confort et jusqu'aux fausses images qu'il transporte avec lui sur le pays qu'il visite ?

M. Boudhiba, « Le tourisme, une rencontre manquée ? » (*Courrier de l'Unesco*, février 1981)